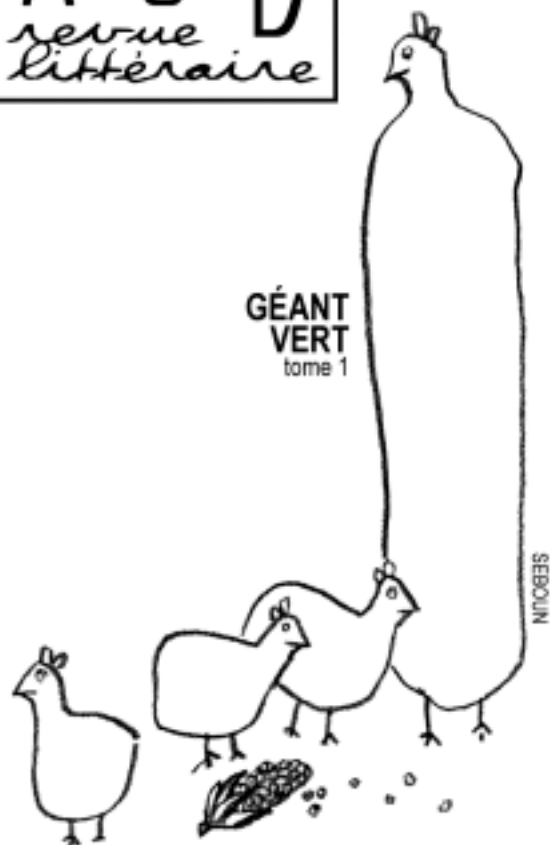




hiver 2002-2003
numéro 37
gratuit



FELIX POULET

DE LA DIFFICULTE DE NAITRE DANS UN POTAGER

Petit pois dans la tête, mais grandeur d'âme. Sans être daltonien, on ne te distingue pas au milieu des autres, on t'écrase facilement. On t'envoie balader d'une pichenette et tu t'écrases comme un fayot. Sans vouloir te vexer, tu n'es rien petit pois.

Petit pois a germé. Ce n'est pas suffisant pour qu'on le distingue, mais il part de si bas que ça change tout dans sa tête. Il mûrit, il s'affirme, il gagne en confiance parce qu'il a mué extérieurement. On le pousse encore d'un coup de fourchette mais il résiste désormais devant sa différence.

Petit pois est devenu grand à force de se cramponner, de se battre pour ses idées de petit pois plutôt que de s'effacer. Il inspire le respect, on le consulte, on lui demande son avis parce qu'il a pris l'habitude de réfléchir. Quitte à dire une connerie c'est la sienne qu'il assume, pas celle des autres qu'il subit. C'est un petit pois raisonnable et célèbre.

Ca ne l'empêchera pas de se faire manger.

LILI DEZYLES

J'AI ENVERS

Lauragais.

J'aperçois des bouts de jaune dans les champs. Je pense qu'il est certainement étonnant qu'il existe ici une variété de colza tardive (nous sommes à la mi-juillet passée) quand je comprends que ce sont les tournesols enfin sortis de leur vert.

J'ai envers toi des pensées d'été.

Les mains sont noires, le dos parle doucement, la peau respire les Corbières et les yeux ont sûrement la douceur sucrée du raisin mûri au soleil malgré la tramontane et la vie qui passe sans plus J..., ni D..., encore moins L... maintenant.

Mais toujours le raisin et le bruit mat des grappes qui tombent dans le seau, la voix du porteur qui égrène les prénoms, tout le jour, et le corps apaisé de tout cela et de la journée surtout à couper, porter, abaissée, relevée.

J'ai envers toi des pensées d'automne.

Un corbeau
Deux corbeaux
Trois corbeaux
Quatre corbeaux
Cinq corbeaux
Six corbeaux
Sept corbeaux

Je m'arrête de compter. C'est beaucoup trop. Noirs des pattes jusqu'au bout des plumes, et du bec. Et même du bec.

J'ai envers toi des pensées d'hiver...

... jusqu'au printemps et aux saisons passées pour enfin dire cela :
« Ne rate pas ton train demain ».

Je dis « Ne rate pas ton train demain » parce que je ne sais pas dire « Je voudrais déjà que demain soit là pour être avec toi » ou « J'ai tellement hâte de te voir » ou encore « Tout en moi pour moi avec toi ». Du lointain aussi loin ça fait, le temps de deux jours avec toi, d'une nuit et d'un matin qui respire l'autre nuit encore et l'autre matin. Et le jour aussi.

Je dis : « Ne rate pas ton train demain ». Je ne dis pas : « Je ne peux pas t'imaginer ici, chez moi, dans mes vallons de terre et de maïs et les nuages à deux pour nous deux, et pas pour moi seule dans les yeux, non ce n'est pas possible. Tes bras autour de moi et ton souffle et le sommeil jusqu'au lendemain vers cet autre sommeil, ce n'est pas possible ». Mais on n'est pas encore demain alors je dis : « Ne rate pas ton train demain » comme on dirait n'importe quoi, qui n'a pas de sens, juste pour le dire, le demain.

Et puis le train il l'a raté.

Il dit : « La porte s'est fermée sur moi je n'ai pas pu monter ». Je comprends mais pas bien parce qu'il n'a pas dit « J'ai raté le train ».

Il dit : « Le prochain part demain, ça ne vaut pas la peine, et puis je ne peux pas rester enfermé avec des gens autour ».

Il s'arrête. Je ne dis rien parce que je ne peux pas parler et démêler les choses en même temps.

Il pleure et j'essaie maintenant de m'enlever cela de la tête, l'heure où je dois partir pour aller le chercher à la gare d'A... puisque non il n'y sera pas, et cela jamais.

Il dit : « Ca ne va pas bien, je vire fou ».

Je dis doucement : « Viens, viens ici, ça te fera du bien ».

Il dit : « Je veux être à Berlin ».

Il dit mais c'est comme un cri.

Puis il ajoute qu'il ne viendra jamais maintenant.

Le téléphone raccroché, je n'ai plus envers toi que des pensées de blé blessé, dans un verre, un ver vert à l'envers, tige et blé, blessé, castré.

VERT GEANT, PEUT-ETRE

Ca y est, les coutures de ma chemise cèdent sous la pression, mes doigts s'allongent, je m'hulkise. Et mes pieds ? Deux plaines.
 Ca y est. Des oreilles effilées, des molaires acérées, dans le blanc de mes yeux des veines, vastes ruisseaux de sang. Et de mon œil naissent les éclairs, soyez certain !
 Ca y est. J'ai du poil vert jusque sous les aisselles. Des lignes à haute tension pour empreintes digitales. Des épaules que l'on carre dans le coin de la porte.
 Des dents. Des pieds. Des yeux de braise et une colère à terrasser les aigles. Les dragons. Et même les dieux peut-être !
 C'est moi le Titan.
 D'accord je sens un peu le maïs.
 Mais sinon.
 Je gueule. Que dis-je ? Même pas besoin de gueuler. J'ouvre ma boîte à dents et tout le monde disparaît. Ecrabouillé, le monde. Vidé de son sens, hurlant de terreur, courbé sous le poids. Le mien, celui de mon carnage.
 Ah.
 Mes épaules s'élargissent encore.
 Ah
 mais ?
 Mais non !
 Elles rétrécissent !
 Et mes hanches ?
 Deux vastes hanches me poussent, de gauche à droite elles naviguent, me font tanguer.
 Je résiste.
 Rien à faire.
 Je suis une femme.
 Une femme géante ?
 Même pas.
 Une femme verte ?
 Pas sûr.
 Je suis noire, blanche, verte, ivoire et dorée, charnue et tendue, musclée, féconde.
 Une femme.
 Que faire de mes dents acérées, de mes yeux de braise, du poil ?
 Bon.
 Je les garde.
 Ca ira bien comme ça.
 De toute façon je ne suis plus en colère.

GUILLAUME JUILLET

VERS LE CIEL

Lorsque j'ai levé la tête, je ne suis pas parvenu à voir son sommet. Un vent à peine sensible faisait bouger ses milliers, peut-être même son million de feuilles.
 Avec les collègues, à trois ou quatre l'on ne serait pas parvenus en se tenant par les mains à entourer son tronc énorme d'où se détachaient de grandes plaques d'écorces. Pensait-il ? C'est drôle, la question m'est venue comme cela, sans logique mais si évidente à ce moment précis. Ressentait-il l'air, la terre avec ses racines ?
 Mon regard fut attiré par deux traces sombres et insolites sur l'une de ses basses branches. Je me déplaçai jusqu'à être pratiquement dessous. La masse énorme de feuilles me protégeait là du soleil. Plus un rayon ne pouvait pénétrer sans être absorbé. Un peu de fraîcheur même naissait comme par miracle, un havre dans ce terrain vague surchauffé, aux herbes folles. Bien sûr, les traces étaient celles d'une balançoire, du moins des cordes qui la reliait à la branche. Avec le temps la branche avait grimpé vers le ciel et la balançoire avait du devenir inaccessible et pendre là-haut inutile et ridicule.
 Je souris. Si j'avais eu le temps nécessaire, je me serais mis à la

recherche de la balançoire, sans doute peinte en blanc. Elle devait finir de se décomposer avec son cordage quelque part dans un bosquet d'orties, une vraie invasion.

Combien d'années avait-il ? Des centaines peut-être bien. Il était sûrement plus ancien que la ville, plus ancien que moi.
 Je fis encore une fois le tour pour tenter d'apercevoir un nid.
 Apparemment aucun oiseau ne résidait en hauteur. Pas de refuge à écureuils non plus, enfin pour ce que je pouvais en deviner. Cela me soulageait. Je n'aimais pas déloger des habitants, quels qu'ils soient.
 Je fis un signe à Karim, notre jeune stagiaire. Nous retournâmes à la camionnette, plutôt un utilitaire banal mais j'aimais l'appeler camionnette. Parfois je rêvais que la municipalité nous achetait un pick-up à l'américaine, mais ce n'était pas encore pour demain.
 Nous déposâmes tout le matériel à proximité de l'école, juste à l'angle du muret de la cour. Je chargeai Karim d'éloigner les rares curieux inconscients du danger pendant que nous nous préparions.
 Dans une demi-heure, le mastodonte vieillissant ne menacerait plus la vie de nos enfants. Une tempête trop forte ne le fera pas s'abattre en plein cours de lecture ou de géographie.
 Nous démarrâmes nos tronçonneuses.

LAURE BOBOK

TIGE

Je ne suis venu que d'un rêve. Je ne suis pas même un personnage, au sens où chacun l'espère, et a raison de le faire.
 Tu courais dans un rêve banal de poursuivie et de poursuivants, touchant à peine le sol. Tu cherchais à atteindre ta maison fragile. Défilait ton décor de baraques, ferrailles, friches, amas de pierres, dans une odeur de rouille. Il faisait nuit, naturellement. Tes pieds voulaient happer la distance. Ton cœur était ce caillou quelconque qu'il ne faut pas perdre et qu'on doit tenir fort ; pointu, il heurtait la chair.
 Secouée par ta vie pressée, assaillie par tes propres chimères, tu m'as vu pourtant. J'étais la plante sans fleur véritable, la haute tige patiente que tu n'as pas fait bouger. A mon sommet, dans une lenteur inouïe, montait une rosée inverse. J'étais fait à ce moment de ces minuscule gouttes claires.

NAD TELLAG

J'AI EN VERS,

J'ai envers et contre tous, vogué sur les mers
 Sur la frêle embarcation, dont j'étais très fière,
 Rêvant de sirènes aux allures princières,
 Seule, sans bruit, ignorant étés et hivers.

J'ai en vers, relaté mes peines, mes amours,
 Sur des papiers jaunies, tout au long de ma vie,
 Courant après des chimères parées de velours,
 Forte, ravie, voyant mes délires assouvis.

J'ai envers et contre tous, volé dans l'azur,
 Sur les rives d'océans imaginaires,
 Cherchant le repos, loin des foules incendiaires,
 Lasse, perdue, m'enivrant de bolées d'air pur.

J'ai en vers affronté mes pires ennemis,
 Sur des cahiers d'école, aux pages arrachées,
 Oubliant les pleurs ou les rires dans la nuit,
 Elfe et fée m'entourant de leurs désirs sacrés.

J'ai en vertu de mes idées vagabondes,
 Sur des îles lointaines, ourlées d'écume,
 Retrouvé les saisons, les soupirs, les ondes,
 Sage, confiante, près des rochers sans brume.



LOUISE JADA

ESPOIRS DIVERS

C'était la veille de Noël, Paris, boulevard Hausmann. Je me promenais, seul avec mes pensées, égaré dans la quiétude de mes contemplations. Je n'étais pas dans l'endroit le plus calme du monde mais ma sérénité je la puisais dans toute cette foule qui grouillait autour de moi.

« Je marche à contretemps au milieu de cette danse effrénée. »

La chaleur, l'énergie de tous ces humains en mouvement me traversait. Il y avait ces visages rougis par le froid, ces éclats de voix voltigeurs, ces sourires, ces couleurs et ces effluves de châtaignes grillées.

Mais mes sens étaient avant tout conquis par ces lumières, illuminant non pas les rues mais plutôt tous les regards. Dans les yeux de chacun, je les voyais resplendir semblables à de petites bougies tremblotant au pied d'un sapin.

« Ces flammes de l'espoir sont celles qui illuminent notre cœur, bâtissent nos idéaux. Joie, paix, amour. »

Entré dans un des antres de la consommation se trouvant sur mon chemin, je restai ébahi devant ce gigantesque arbre de Noël. A la lueur de mes réflexions et des milliers de lampes éclairant ce titan, je croyais percevoir le reflet de cet arbre verdoyant, son message... Une tentative de matérialisation de l'Espoir Humain. Voilà ce qu'il incarnait !

*« Tout homme sur Terre a, au plus profond de lui, des espoirs,
Qui collent à l'esprit comme de la résine sapineuse,
Soulèvent parfois des questions épineuses,
Sentent bon l'émotion heureuse.
A chaque branche, une espérance, pour éclairer nos soirs. »*

Si l'on pouvait réunir toutes ces branches vertes, on bâtirait le « Géant vert ». Il toucherait la Lune, ou mieux encore Jupiter. Ses racines tellement humaines s'ancreraient au centre de la Terre. Il serait orné d'étoiles, stoppées dans leur course galactique par cette masse touffue, et de guirlandes faites de satellites hors service ou même de poussières de Soleil.

« Au pied de cet arbre, le monde vivrait heureux. »

Mais finalement ce gigantisme serait peut-être trop lourd à porter pour notre planète. Ces frêles épaules ne résisteraient pas à toutes

ces tonnes d'espoirs branchus. Et l'arbre, colosse aux pieds d'argile, tomberait, tirant avec lui ses racines et arrachant ainsi plus de la moitié de notre globe.

« L'espoir fait vivre. Il fait mourir aussi. »

Néanmoins, quelques années-lumières plus tard, la partie de Terre restante se réveillerait.

Big Bang ! Après ce terrible cataclysme, l'Homo Sapiens Sapiens ne serait plus qu'un dinosaure pour les nouveaux terriens.

Big Bang ! On assisterait cette fois à l'avènement d'un Monde créé par l'Homme et ses espoirs.

Et on pourrait alors « espérer » que l'Homo Gigantes Viridis ne fasse plus d'erreurs, qu'il connaisse simplement le Bonheur.

SAFAR

10000 FOURMIS

Il se sent pas fini. Ou plutôt pas entier. Enfin il se dit qu'il ne sait pas bien comment se traduire, mais qu'il se donne en mille : il lui manque un truc. Et il ne sait pas quoi faire pour changer cet état des choses qui l'entourent, choses qui à ses yeux restent toutes peu ou prou désespérément inoffensives. Lui c'est l'émotion qui le botte ! Le remue-ménage dans ses tréfonds !

Il a bien essayé le tennis, le croquet, la contrebasse, la passion des chevaux, le militantisme, l'adonnation aux mots-fléchés, le renfrognage même... autant d'activités (sans compter bien d'autres) qu'il n'a jamais senties susceptibles pour trois sous de le combler. Jamais il ne sent rempli. Jamais il n'a le sentiment d'être le super type qu'il rêvait petit garçon.

Et un jour il la croise. C'est elle. La certitude lui tombe dessus comme la buse fond sur le souriceau. Le premier regard qu'elle lui porte suffit à actionner en lui la pompe à émaner de la lumière, et il se sent diffuser sans compter, bien plus qu'il ne s'en serait soupçonné capable. Il lui dit : "Je resterais bien à traîner dans tes parages". Elle, elle entrevoit déjà à quel point beau sera leur amour. Et de lui répondre : "Je te boirai". Il l'aime, elle l'aime, ils s'aiment. Tout-de-suite et tout-à-fait il a conscience de la banalité de l'affaire. Et même aujourd'hui il s'étonne encore à l'intérieur : "Quoi l'amour ?! C'était donc pas l'activité spécial-niais ? C'était donc pas qu'un fantôme rassurant, prétexte à s'autoriser quelques plaisirs et aussi le droit à proclamer mener quelque jolie existence ?". Alors, en pensant à elle, il sent comme un coup soudain et chaud le remuer dans ses tripes. "Non. L'amour existe, parce qu'avec elle je me sens fort comme dix-mille fourmis, et même comme un géant vert."

VALE POHER

PAPIVORE

J'ai cassé le miroir. Sept ans. J'ai cassé le miroir mais je jure je ne l'ai pas touché. Non. Pas un seul bout de peau. Il est tombé tout seul. Seul. Sept ans. Est-ce que ça compte vraiment ? Les malheurs tombent seuls. Sur les autres et puis sur moi. Laisse-moi dire : le miroir s'est cassé. Il est tombé. Et puisque ça compte, je regarde tous les autres. Le rond du café d'en bas. Le gros de la pharmacie. Et puis celui-là, tout en longueur.

Il nous reflète en scope. Le technicolor au bout de nos doigts, l'illusion de la persistance, la rétine en éveil. Et puis un jour les miroirs décident de tomber. Pour ne plus porter nos superstitions, pour ne plus nous projeter en scope un soir de légereté, pour ne plus nous réveiller au petit matin. Ils laissent tomber.

Tu n'es plus dans le scope. Tu es parti te balader hors-champ, cueillir l'avenir comme des fleurs d'artichauts. J'ai mangé tous les papiers te concernant. Il ne reste plus rien. Le miroir peut tomber.

Lui aussi il t'a trop regardé.
Quand je te regarde je suis un géant de papier.
Aujourd'hui je m'applique au pied de la lettre. De la dernière que tu as laissée sur le bord du lit. A la première que tu n'avais osée m'envoyer. Tu me l'avais tendue brusquement avant de t'étendre. Le miroir est tombé avec mes illusions. Et moi je mange. Je recycle l'impossible. Tes mots.
Pour quelques décibels de plus, je recommencerais. Sept ans de superstition maintenant.
Tu vois, je regarde toujours autant mon nombril mais au fond il y a la mer à l'infini.

ALFRED TECKEL

LA FILLE AUX YEUX VERTS

- Et qui c'est, ce bonhomme? Chaque fois que je viens ici je le vois.
- C'est le père Jeanblain.

Nous arpentions, Roxane et moi, le petit cimetière du village. Le froid du début novembre nous pinçait la peau sous nos pulls. Celui que Roxane avait appelé le père Jeanblain était un vieillard auquel je donnais aisément 85 ans. Les cheveux blancs et courts, le visage grave et marqué de sillons profonds, de haute taille, mais se tenant très droit, il avait une stature impressionnante. Il ne parlait à personne, non qu'il fût sauvage, mais, ainsi immobile devant le tombeau, il paraissait ignorer l'existence d'autres êtres humains. A chaque fois que je me rendais au cimetière, je le trouvais immanquablement pétrifié au même endroit. Une fois, par curiosité j'attendis longtemps son départ, et allai me rendre devant la tombe sur laquelle il se recueillait avec tant de ferveur. Je fus déçu. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais je ne pensais pas juste trouver une plaque grise et vierge, sans fleur, seulement rongée par un lichen très ancien. Aucune inscription ni épitaphe n'ornaient la surface de la dalle.

Nous repartîmes, silencieux. Nous n'habitions guère loin du cimetière et Roxane conduisait vite. De retour dans notre modeste foyer, assis à la chaleur d'un feu de bois, Roxane me raconta l'histoire du père Jeanblain.

- Ce grand bonhomme que tu vois toujours au cimetière, je sais pourquoi il y passe presque toutes ses journées. Une fois que j'étais là-bas, il m'a intrigué, et je lui ai carrément posé la question.

- Tu es gonflée !

- Oui, mais c'est payant. Pendant deux heures, il m'a expliqué sa vie. Quand il était jeune, il était charron. Il avait fait sans histoire un long apprentissage chez un bonhomme dont j'ai perdu le nom. Ayant fini d'apprendre le métier, il devint l'associé du patron puis, à la mort tragique de ce dernier (lors de l'explosion d'un vieux chauffe-eau, je crois), il reprit l'affaire, qui prospéra. Ça se passait en 1936. Chaque matin, une jeune femme passait à bicyclette devant son atelier. Elle était fraîche et jolie, il avait 25 ans. Ils se marièrent l'année suivante. Deux ans plus tard naquit la petite Flora, aux grands yeux verts. Jusqu'ici le tableau semble idyllique. Et il le serait si nous n'étions pas en 1939. Marc Jeanblain est mobilisé, fait prisonnier, et envoyé dans une ferme de Silésie. Plus ou moins libéré par les russes, il rentre chez lui fin 1945. Trouvant une femme triste, amaigrie, la mine abattue, une maison rasée et une petite fille malade, Marc, entreprenant et encore jeune (il n'a pas été maltraité durant la guerre, ces allemands étaient de braves paysans dont les trois fils avaient péri à Stalingrad, pas des nazis), il décide de tout rebâtir. Confiant, prêt à redémarrer sa vie, il embauche pour le seconder le jeune Hans, un allemand réfugié en France avant guerre, mais un allemand quand même. Bien mal lui en prend. Il n'était au courant ni d'Oradour, ni d'Auschwitz, ni des 6 millions d'absents. Ses compatriotes l'ont regardé de travers, mais il avait d'autres préoccupations. Toutefois, en 1946, Jeanne, la femme de Marc, se retrouve à nouveau enceinte. Marc exulte. Leurs voisins sont jaloux ; les époux Poulet avaient déjà avoué Jeanne en 1942 en l'accusant de cacher des Juifs. Après avoir organisé un interrogatoire musclé et une fouille de la maison, les

officiers de la Kommandantur s'étaient rendus à l'évidence : Jeanne ne cachait personne, elle n'en avait pas les moyens. Mais les Poulet, joyeux profiteurs de guerre, continuaient à s'empiffrer sous les yeux des Jeanblain qui n'avaient rien. Vaguement inquiétés à la Libération, les Poulet eurent la chance d'avoir un providentiel cousin dans la Résistance. Mais ils continuèrent de haïr les Jeanblain pour d'obscurs motifs. Quand Jeanne se trouva enceinte, ils firent courir le bruit que l'enfant était un « fils de Boche », qu'il fallait la tondre, etc. Rumeurs méchantes et infondées, uniquement inventées pour le plaisir de nuire. Mais les Poulet s'étaient tellement discrédités durant la guerre que personne n'y prêtait attention. Pourtant, un drame éclata : le 9 juillet 1946, Jeanne, enceinte de six mois, était retrouvée en plein champ, une balle de gros calibre au milieu du crâne, et une dans le ventre. Une fois de plus, les Poulet s'en sortirent, malgré la présence d'un fusil de chasse chez eux. En gros, monsieur confirmait l'alibi de madame et vice-versa. Marc était totalement détruit. Il vendit son affaire, s'installa loin de chez les Poulet, qui moururent étrangement peu après, empoisonnés par le gaz d'une cuisinière défectueuse. Il entreprit alors d'élever seul sa fille, la petite Flora aux yeux verts, sa seule raison de vivre. Ils vivaient des maigres bénéfices que Marc tirait de petites cultures potagères. La petite fille grandissait, sous les yeux d'un père qui retrouvait peu à peu sa joie de vivre. Mais, en 1948, Flora, victime d'un virus très violent et mal soigné, séquelle des années de guerre, rechuta gravement et mourut en trois jours, le vert de ses yeux se faisant plus intense à mesure que le mal progressait. Elle demandait souvent : « Apporte-moi des fleurs papa ». Son père décorait la chambre de fleurs, et veillait sa petite malade. Durant les trois jours et trois nuits que durèrent la maladie de Flora, il ne ferma pas les yeux, épuisé de fatigue. Elle répétait parfois, quand son père laissait rouler quelques larmes : « Ne t'inquiète pas, papa, je ne vais pas mourir. Je suis juste malade, je ne vais pas mourir... ». Elle mourut début mai 1948. Elle n'avait pas 10 ans. Depuis, chaque jour, il se rend sur la tombe abritant sa femme et sa fille. Très pauvre, il n'a pas pu faire graver la plaque. Mais, très digne, il a donné tout ce qu'il possédait pour payer cette simple plaque.

- Quelle histoire, dis-je alors que Roxane marquait une pause. Nous devrions aider ce pauvre homme.

- Je crois qu'il vaut mieux laisser ce vieillard en paix. Les grandes douleurs sont muettes, dit-on. Or, à part à moi, il n'a parlé à personne depuis des années. Et, s'il passe chaque jour plusieurs heures au cimetière depuis plus de cinquante ans, c'est peut-être pour rappeler à la mort qu'il est encore là, et qu'il attend de rejoindre sa Jeanne et sa Flora aux yeux verts.

Au coin du feu, chaudement assis, je songeais à ce vieil homme de 89 ans. Qui serait de nos jours capable de rester si longtemps fidèle ?

L'étrange brume d'automne qui tombait sur novembre formait un pénétrant linceul à un pauvre vieillard digne et triste, qui se souvenait de sa petite fille aux yeux verts.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DECONFITURE

BÉDÉS
REVUE
PHOTOS
NOUVELLES
LITTÉRAIRES
RENCONTRES
WWW.AMBITIONCHOCACEE

© AMBITION CHOCOLATÉE ET DECONFITURE, LYON, 2003.

dé couvrez les 2 tomes du GEANT VERT sur notre site internet.
revue, nouvelles, litté raweb, bé dés, photos et
encore plus de culture gratuite sur www.bleton.com/acd...

prochain thème de la revue littéraire : ONCLE BEN
envoyez vos textes et vos dessins avant le 15 mars 2003
à deconfiture@voila.fr ou à ACD 141 rue sébastien-gryphe 69007 Lyon